

JOSÉ LUIS MUÑOZ

Babylone Vegas

roman traduit de l'espagnol par Alexandra Carrasco



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

“ACTES NOIRS”
série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Ça fait dix ans que Mike Demon se coltine les déserts de Californie, du Nevada et de l'Arizona pour vendre des polices d'assurances agricoles. Ce jour-là, il en a encore une à fourguer avant de rentrer chez lui à Los Angeles. C'est l'anniversaire de la mort du King, il fait quarante-cinq degrés, on a retrouvé deux vieux grillés dans leur voiture et le moteur de la vieille Taurus commence à fondre. Demon prend la première sortie. Bienvenue à Las Vegas.

Au garage, on lui annonce deux jours de réparation, mais pour Demon ça veut surtout dire deux jours à rester coincé dans le temple de la perte. Et quand on est le fils d'un puritain qui s'est ruiné au jeu avant de se suicider, ça fait deux jours de trop. Alors quand les pièces de la Taurus tardent à arriver, Demon cède à son tour aux sirènes de la Grande Tentatrice et entre dans une frénésie de jeu, d'alcool et de sexe. Des lumières aveuglantes des salles de jeu climatisées aux chambres d'hôtel où la Bible côtoie le bittin des prostituées, Demon plonge lentement dans un enfer dont Las Vegas n'est peut-être que l'antichambre.

JOSÉ LUIS MUÑOZ

Né à Salamanque en 1951, José Luis Muñoz vit à Barcelone, où il se consacre à l'écriture et à diverses activités journalistiques. Il a déjà écrit de nombreux romans noirs. Après La Dernière Enquête de l'inspecteur Rodríguez Pachón (Actes Sud, "Actes noirs", 2008), Babylone Vegas est le deuxième traduit en français.

DU MÊME AUTEUR

LA DERNIÈRE ENQUÊTE DE L'INSPECTEUR RODRÍGUEZ PACHÓN, Actes Sud, 2008.

Photographie de couverture : © Matt Hoyle

Edition préparée sous la direction
de Marc de Gouvenain

Titre original :
Lluvia de níquel
Editeur original :
Algaida Editores, Séville
© José Luis Muñoz, 2004

© ACTES SUD, 2010
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02604-2

JOSÉ LUIS MUÑOZ

Babylone Vegas

roman traduit de l'espagnol
par Alexandra Carrasco

ACTES SUD

A Pepita Muñoz, Mary Jo et María Palmer, qui me firent découvrir Las Vegas.

A Hans Paul Beets, qui est à moitié américain, un peu balinais et très mexicain, ce qui ne l'empêche pas de s'émouvoir quand il voit un drapeau hollandais entrer par l'embouchure du port de San Diego.

A Carmen, Ron, Leslie Anne et Ben, citoyens d'un pays aussi puissant que contradictoire.

Il me transporta au désert, en esprit. Et je vis une femme, assise sur une Bête écarlate couverte de titres blasphématoires et portant sept têtes et dix cornes. La femme, vêtue de pourpre et d'écarlate, étincelait d'or, de pierres précieuses et de perles ; elle tenait à la main une coupe d'or, remplie d'abominations et des souillures de la prostitution. Sur son front, un nom était inscrit – un mystère ! – “Babylone la Grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre.” (...) mais l'Ange me dit : “Pourquoi t'étonner ? je vais te dire, moi, le mystère de la femme et de la Bête qui la porte, aux sept têtes et aux dix cornes.

“Cette Bête-là, elle était et elle n'est plus ; elle va remonter de l'Abîme, mais pour s'en aller à sa perte ; et les habitants de la terre, dont le nom ne fut pas inscrit dès l'origine dans le livre de la vie, s'émerveilleront au spectacle de la Bête, de ce qu'elle était, n'est plus, et reparaitra. C'est ici qu'il faut un esprit doué de finesse ! Les sept têtes, ce sont sept collines sur lesquelles la femme est assise.”

Apocalypse, xvii, 3-9
(Bible de Jérusalem).

La Ford Taurus gris métallisé modèle 1987, immatriculée à Los Angeles, alluma son clignotant et quitta lentement la Free Way 77 reliant la ville de Phoenix à la côte ouest pour s'arrêter devant la pancarte scintillante d'un Denny's*. Ses garde-boue disparaissaient sous une couche de terre rougeâtre. Après quelques manœuvres, la voiture s'enchâssa dans l'unique place disponible, entre un quatre-quatre et un véhicule de marque japonaise. Son conducteur en descendit rapidement, la veste coincée sous le bras. Eperonné par la chaleur, il se précipita à l'intérieur de l'établissement où un froid glacial le fit frissonner. Le contraste lui fut cependant agréable et il demeura un instant dans le vestibule, se rafraîchissant sous les vagues d'air conditionné qui soufflaient du plafond tandis qu'il desserrait son nœud de cravate et décollait sa chemise de sa peau ruiselante de sueur. Dans une certaine mesure, ce choc thermique, telle une douche glacée, le réveillait de la somnolence dans laquelle l'avait plongé son long trajet. Il attendit qu'on le place.

— Une table, monsieur ?

La caissière était une femme rondelette de cinquante ans passés, comme l'attestaient ses cheveux

* Chaîne de restaurants routiers. (*N.d.T.*)

bouclés et naturellement argentés. Des bracelets clinquants, produit de l'artisanat que les Indiens navajos vendaient dans leurs échoppes au bord des routes, s'agitaient à ses poignets replets, tandis que ses lèvres, de l'épaisseur d'un pouce, remuaient au rythme du chewing-gum qu'elle mâchouillait et faisait passer d'une joue à l'autre. Chaque centimètre de sa peau respirait la santé et la fraîcheur. Loin d'être complexée par son embonpoint, elle en paraissait fière. Elle se prénomrait Woopy, comme le signalait le badge qui se balançait au revers de son costume bleu, et son allure générale indiquait qu'au cours de sa vie elle avait mangé de généreuses quantités de pancakes au sirop et ne s'était pas privée de banana split. Devant le nouveau venu, elle battait des paupières avec une coquetterie tout étudiée. Elle se prenait, à n'en pas douter, pour une belle femme.

— Bonsoir, monsieur, le salua-t-elle d'une voix aiguë.

— Bonsoir.

— Vous êtes seul, monsieur ?

— Oui, seul.

— Fumeur ou non-fumeur ? s'enquit-elle en lui emboîtant le pas, laissant sur son sillage des fragrances de chair propre et de déodorant.

— Ça m'est égal.

On le plaça chez les fumeurs, sur une des dernières tables qui jouxtaient les portes battantes de la cuisine. De cet emplacement, l'on pouvait voir à travers deux gigantesques œils-de-bœuf ce que l'on mijotait de l'autre côté. Bien qu'il fût encore tôt – il restait six heures au soleil avant de se coucher –, l'établissement était déjà bien rempli : il n'y avait plus que quelques petites tables libres, situées dans la partie fumeurs. Plusieurs autres clients attendaient qu'une table se libère : un couple mixte – une Blanche au teint d'endive constellé de taches de rousseur,

un Noir, grand et mince, au regard défiant – flanqué d'une tripotée d'enfants pleurnichards ainsi qu'un couple d'un certain âge qui, par son aspect soigné et distingué, aurait pu être britannique.

De l'endroit où il était assis, près de la baie vitrée qui s'embuait constamment à cause de la différence de température entre l'extérieur et l'intérieur, le nouvel arrivant pouvait aisément surveiller sa voiture pendant qu'il mangeait. Il jeta machinalement un œil sur le menu plastifié tandis qu'il essayait de dissimuler en toussant les gargouillis de ses entrailles que la faim tordait tapageusement. Il savait déjà ce qu'il allait commander. C'était un habitué de ces restaurants routiers, rapides, confortables et ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il connaissait tous ceux qui jalonnaient le trajet jusqu'à Los Angeles et il pouvait certifier que la nourriture avait le même goût dans la plupart d'entre eux. Dix ans à faire le même itinéraire, c'était trop. L'heure était peut-être venue de demander à Bakeray, son patron, de le changer de secteur.

— Un numéro 4.

La serveuse qui prenait les commandes s'appelait Patty, une jeune femme à la peau criblée de taches de rousseur. Elle le reconnut. Se mordant la lèvre et se caressant la joue du bout du crayon, elle essaya de se rappeler le nom de ce client. Elle était attirante sans être belle, mais peut-être son charme tenait-il simplement au fait qu'elle se trouvait belle. Elle était outrageusement maquillée, on eût dit une poupée : du rouge carmin sur les lèvres, les sourcils épilés, du fard sur les joues pour atténuer la pâleur naturelle de sa peau de rouquine, un menton pointu dirigé sur lui.

— Monsieur Demon ? hasarda-t-elle d'une voix suave.

Demon acquiesça d'un sourire.

— Alors, cette route ?

— Pleine de virages, dit malicieusement le propriétaire de la Ford Taurus poudrée de rouge, une lueur fugace dans les yeux.

Patty était une rousse aux courbes prononcées, elle souriait constamment en montrant une dentition régulière et quelque peu chevaline qui apparaissait entre ses lèvres rouges, l'empêchant de fermer complètement la bouche. Le badge à son nom, blanc sur fond noir, planait au-dessus d'une abondante paire de seins qui débordaient du décolleté et se rejoignaient, formant une colline où se perdaient de nombreux regards masculins. Elle s'avéra également très diligente. Deux minutes plus tard était posé sur la table de Demon un verre d'eau avec des glaçons. Trois minutes après, il avait devant lui une assiette composée d'un hamburger, d'œufs brouillés, de jambon et d'une croquette de pommes de terre.

— Apportez-moi une Corona bien glacée, Patty, s'il vous plaît.

— Tout de suite, monsieur Demon.

Qu'on l'appelle par son nom, qu'on le reconnaisse, voilà qui le faisait se sentir à l'aise, comme chez lui. Il siffla sa bière en trois rapides goulées, tout en dévorant son hamburger et en attaquant sa croquette de pommes de terre délicieusement beurrée et gratinée, dont il se chargea de briser la croûte du bout de sa fourchette. Chaque fois qu'il était sur la route, il avait la fringale, une faim inopinée qui l'obligeait à s'arrêter tous les cent miles pour manger un sandwich, boire un soda ou un café et briser ainsi la monotonie de ces longues et interminables routes qui traversaient le désert où il était si facile de s'assoupir au volant. C'était précisément la raison pour laquelle il couvrait ce secteur, parce que dix ans plus tôt un Hollandais du nom d'Andreas Paulsen, qui vivait à San Diego depuis vingt ans et avait épousé trois fois la même femme, s'était endormi au volant et avait raté un virage. Sa voiture avait quitté la route,

dégringolé dans un fossé et fait quatre tonneaux avant de prendre feu. On s'abstint de dire à la veuve qu'ils avaient trouvé près du cadavre carbonisé de son mari celui d'une inconnue.

Cependant qu'il vidait rapidement sa tasse de café et demandait qu'on lui en serve une autre, Demon regardait à travers la vitre le désert immense qui s'étendait devant ses yeux, d'une étrange et irréelle couleur rougeâtre rehaussée par les rayons d'un soleil à l'agonie. Le fantôme d'Andreas l'incitait à se bourrer de caféine pour ne pas connaître le même sort que lui.

— Retour à la maison, murmura-t-il, regardant la route sur laquelle passait sporadiquement un véhicule, puis consultant le bloc-notes et les papiers contenus dans sa chemise de travail : une douzaine de contrats signés qui fleuraient encore l'encre, arrachés après des heures et des heures de baratin, d'innombrables appels téléphoniques à débiter un tas d'arguties de vieux matou, des bavardages complices, des discussions sur le pas de la porte et même quelque insinuation d'ordre sexuel afin d'obtenir la signature au bas du document. Il connaissait personnellement soixante-dix pour cent de sa clientèle, qui à son tour lui fournissait les trente pour cent restants, lesquels étaient les plus difficiles à convaincre mais constituaient, pour cette même raison, un puissant stimulant. Parfois il sonnait à une porte et une femme lui ouvrait, l'informant qu'elle se trouvait seule, que son mari était en voyage, qu'elle était veuve. Elle l'invitait alors à entrer et lui offrait un verre pour discuter les termes du contrat. Il n'avait jamais refusé.

Il prenait son temps pour boire son deuxième café, embrassant le bord du gobelet en carton qui lui brûlait les doigts et les lèvres. Il le posait sur la table, le reprenait. Quelques mois plus tôt, une femme avait porté plainte contre McDonald's parce qu'on lui avait servi du café bouillant et qu'elle se l'était renversé sur les jambes ; elle avait rendu cette société

responsable de ses brûlures et gagné le procès, aidée par un avocat futé qui avait flairé l'affaire juteuse. Depuis, on ne servait plus le café aussi chaud. Il reprit son gobelet. Il but cette fois à petites gorgées, savourant l'amertume du breuvage tout en se massant légèrement la tempe de sa main libre.

— Encore du café, monsieur Demon ?

— Non, merci, c'est très aimable à vous, Patty, dit-il en la regardant en face.

— Je vous en prie. Vous commencez votre tournée ou vous êtes sur le retour ?

Il fit une mimique signifiant qu'il ne comprenait pas la question, ce qui embarrassa la serveuse. Elle se mit à transpirer, son visage et son cou devinrent rouge écarlate. Elle avait dû se dire qu'elle était allée trop loin, qu'elle ne pouvait pas prendre de telles libertés avec un client dont elle connaissait à peine le nom et qui fréquentait parfois ce Denny's comme il devait pratiquer la douzaine d'autres établissements de la chaîne qui jalonnaient la route jusqu'à Los Angeles.

— Vous rentrez chez vous ou vous en venez ?

— Ah ! fit-il, feignant d'être surpris, mais il était mauvais acteur.

Son regard glacé croisa celui de la jeune femme. Le sans-gêne de l'employée devait le déranger, il n'avait pas envie de raconter sa vie. Il était fatigué, las de faire depuis dix ans cette autoroute sans surprises, à avaler de la poussière, manger à n'importe quelle heure et seul, par-dessus le marché, à sentir peser sur lui des regards apitoyés.

— Je retourne chez moi, Patty, je vais me reposer, dit-il enfin, mentant à moitié.

Avant de rentrer pour de bon, il devait fourguer une police à un certain Douglas, un type qui s'était montré intéressé par le genre de produit qu'ils vendaient, qui avait lui-même contacté la société et parlé avec Bakeray. "Je vous enverrai mon représentant", avait dit le patron. Or, son représentant, c'était lui.

Il la regarda fuir vers une autre table, les mouvements de ses jambes un peu épaisses entravés par sa jupe en tube. Il aimait ses extrémités rebondies, ses genoux bien rembourrés, ses cinq centimètres de cuisses que laissait voir la minijupe, ses fesses que l'on devinait vigoureuses et tremblantes. A un autre moment, il l'aurait invitée à boire un verre à la fin de son service et aurait tenté de coucher avec elle dans un motel en bord de route. Après plusieurs jours de traversée du désert, quand un volume suffisant de contrats laissait augurer une bonne commission, il tentait régulièrement sa chance et arrosait ses succès en sortant sa flasque de whisky de sa poche de veste pour en boire une rasade. Aujourd'hui, il ne pouvait pas, il était pressé, il voulait vite rentrer chez lui après avoir rendu visite à ce Douglas. Devant lui s'étendaient désespérément des centaines de miles de route bordée de figuiers de Barbarie, quelques Denny's avec des Patty et des Woopyy souriantes qui tentaient de se rappeler son prénom, des pompes à essence tenues par des Indiens navajos.

— Bon voyage, monsieur, lui souhaita la caissière tandis qu'il ouvrait la porte, laissant une seconde l'air suffocant du désert pénétrer dans l'établissement climatisé.

Il empoigna sa clé et courut se réfugier dans sa voiture. Il mit le moteur en marche et démarra en bâillant. Au moment de faire sa manœuvre, il sentit dans son cou le regard du conducteur de la camionnette garée à côté de lui, un énorme Indien navajo repu de hamburgers et de frites, peut-être le plus gros que Demon eût jamais vu. Chaque pore de sa peau devait suinter le whisky. Il surveillait qu'on ne raye pas sa voiture, ce que Demon prit bien soin d'éviter. Il mit son clignotant et s'engagea sur la route. Demon sentait encore le regard haineux sur sa nuque.

— Pourquoi les laissent-ils sortir de la réserve, ces putains de Peaux-Rouges ?

La Free Way 22 s'étirait vertigineusement devant lui tel un long serpent argenté sans la moindre courbe, un ruban infini qui s'estompait au loin sous l'effet de la réverbération et sur lequel il roulait depuis une éternité ; on eût dit l'intestin maudit du diable boucané par le soleil. Peu de voitures, quelques longs camions avec remorque, pare-chocs chromés, filles en bikini peintes sur la cabine aux vitres baissées où l'on apercevait des biceps musclés et tatoués, et dont les rétroviseurs reflétaient les visages farouches, hargneux et mal rasés des chauffeurs aux yeux indéfectiblement cachés derrière des lunettes de soleil ; montagnes lointaines et nues à la végétation réduite à sa plus simple expression, dont les cimes brillaient au soleil en dessinant des mirages ; déserts dorés aux tons chatoyants de sable fin comme la farine ; forêts de cactus semées de cailloux, à l'ombre desquelles s'abritaient les lézards, camouflés, aussi inertes et minéraux que leur environnement. De temps en temps, comme un paradoxe, en contradiction avec ce paysage antédiluvien ou tellurique qui évoquait le commencement du monde ou sa fin chaotique, de grands panneaux publicitaires vantaient des hôtels de rêve, des piscines en forme de cœur, des lits ronds qui tournaient sous des plafonds couverts de miroirs, le tout vendu avec le sourire

coquin, un rien lascif, d'une blonde qui ouvrait grande la bouche, exhibant sa dentition parfaite entre ses lèvres charnues.

Après avoir passé la nuit dans un motel et pris un petit-déjeuner composé de café au lait et de pancakes imbibés de caramel liquide, il se sentait relativement alerte. Il alluma la radio, desserra sa cravate qui menaçait de l'étrangler. Un bulletin d'information rendait compte des dernières péripéties de la campagne électorale de Michael Dukakis et retransmettait ses déclarations à propos de la peine de mort, propos qui compromettaient définitivement ses maigres chances d'être élu.

— Monsieur Dukakis, lui disait le journaliste, incisif. Si vous entriez à la Maison-Blanche, vous seriez favorable à l'abolition de la peine de mort car c'est, selon vous, une pratique inutilement cruelle, un châtiment barbare qui discrédite notre pays dans le concert mondial des nations. Supposons que votre femme et votre fille soient violées, puis assassinées : penseriez-vous encore la même chose ?

Le silence qui s'ensuivit lui fit perdre définitivement les élections, faisant pencher la balance du côté du républicain George Bush. La peine de mort était une institution authentiquement américaine, à l'instar du Coca-Cola, des lapines de *Playboy* et de la National Rifle Association. Il chercha une autre station. Il tomba sur une radio de musique country et en changea aussitôt parce qu'il avait horreur des chansons de cow-boys pour cow-boys, enrageait de voir danser ces ringards issus de l'Amérique profonde, affublés de bottes ridicules, d'un bandana autour du cou et d'un large chapeau de vacher. Il chercha autre chose. La voix joviale et un tantinet nasillarde d'une présentatrice le salua avec insolence. Il adorait ce genre de voix imparfaites, de fille enrhumée tout juste sortie de sous les draps, qui manquait d'air pour prononcer correctement les mots trop longs